

Jacques Bouveresse, *La voix de l'âme et les chemins de l'esprit ;  
dix études sur Robert Musil*

Gilles Clamens

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Clamens Gilles. Jacques Bouveresse, *La voix de l'âme et les chemins de l'esprit ; dix études sur Robert Musil* . In: Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique. N°73, 2002. pp. 103-104;

[https://www.persee.fr/doc/chris\\_0753-2776\\_2002\\_num\\_73\\_1\\_2358\\_t1\\_0103\\_0000\\_2](https://www.persee.fr/doc/chris_0753-2776_2002_num_73_1_2358_t1_0103_0000_2)

---

Fichier pdf généré le 26/03/2019

qui commence par celle de conjoindre en un même volume des nouvelles d'apparence fort disparate. Et qui se confirme au fil du texte, sous l'effet entre autres du fréquent usage du conditionnel, comme dans les jeux enfantins (« on dirait que... »), ou encore de ce ton de narration rêveuse, parsemée de « peut-être », qui confie le lecteur à son propre imaginaire. L'écriture de Hubert Aube, si elle ne se veut pas captivante au sens fort de ce mot, n'en est pas moins précise, tout au contraire, notamment lorsqu'il s'agit de suggérer un trouble, un mouvement furtif, tel instant d'indétermination ou de flou.

On l'aura compris : ce dont il s'agit ici, à travers l'évocation des moindres frémissements des sentiments et des imperceptibles mécanismes des situations ordinaires, c'est sans doute avant tout de célébrer le plaisir des mots, un peu à la manière de Nathalie Sarraute (à laquelle on songe parfois) si l'on attend quelque analogie. En ce sens, « le champ des syllabes », ce pourrait être une variation originale sur le thème de l'« usage de la parole ».

Pierre-Olivier Monteil

---

Jacques BOUVERESSE

**La voix de l'âme et les chemins de l'esprit ; dix études sur Robert Musil**  
Éd. du Seuil, nov. 2001, 460 p., 21,50 €

---

Commodément rassemblés, ces travaux font penser à la manière dont une spécialité (ici la lecture constante de l'œuvre de Musil, dont il s'agit de dégager la science et la philosophie) devient une familiarité ou une publicité, si l'on entend par là la résolution d'une vieille difficulté générale, l'articulation du savoir au faire-savoir, ce qu'on appelle comprendre ou enseigner. Comme exemple particulier, le propos a certes les limites de tout commentaire : lire et relire Musil serait une sorte de seuil qui s'impose. Mais au-delà, les intérêts du livre ne manquent pas. C'est d'abord l'étonnante synthèse musilienne dont on ne

retient souvent que l'inachèvement. Pas par hasard, le dernier chapitre couronne ces études par « le problème de l'essai et de l'essayisme ». Tout se passe comme si, chez Musil, s'était opérée une concentration remarquable, la pointe de l'âme et de l'esprit du temps (fût-il sans âme et sans esprit !), que l'apparente négativité de « l'homme sans qualités » courait le risque d'émousser. Il fallait donc ré-aiguiser cela. De Platon à Kant et Hegel, Bergson et Cournot, Nietzsche et Mach, Frege et Wittgenstein, Husserl, Valéry et Popper, jusqu'à notre contemporain Taylor : Bouveresse montre chez Musil une pensée et une intuition en dialogue aussi vif qu'averti. Mais à ce premier intérêt déjà précieux (Musil n'est pas seulement un météore !) on en ajoute vite un autre, plus profond encore, la saisie d'une actualité étonnamment proche, que la musique de l'œuvre romanesque pouvait là aussi laisser deviner sans préciser. Une actualité si généreusement déclinée ici qu'elle en paraît quasi révélée. De l'amorphisme moral au principe de raison insuffisante, du messianisme menaçant à l'histoire tout juste balbutiante, jusqu'aux questions de l'éducation (l'école) ou de l'Europe (la Yougoslavie), de nos sciences sans âme et de nos politiques sans esprit, c'est tout un monde de concepts pratiques qui prend une figure fraternelle, l'invitation à sortir de cet infantilisme qui nous fait assister, impuissants, au spectacle (les aventures dérisoires du « poisson séché » rationaliste contre la « baudruche » antirationaliste !). Principe de continuité plutôt que tiers exclu : la voie est tracée. S'il est vrai que la lutte continue (un Musil anti-Spengler ne manquerait toujours pas de pain sur la planche, et l'invention du roman contemporain est encore devant nous), des armes se forment dans la reprise de ces propos datés de la première moitié, à peine, du siècle passé. Le projet hégélien de relever les Lumières avec le Romantisme, le goût autrichien ou baroque de la grâce avec la logique et l'expérience, sont ces choses perdues seulement d'être mal vues ou

ignorées. Qu'on ne guérisse pas aussitôt qu'on se soigne explique sans doute que la médecine soit un art aussi exigé que suspecté. Le diagnostic, sombre et sévère par nature ou plutôt par culture, ne se départit pourtant jamais de l'ironique tendresse dont le texte de Musil fait tant preuve, et que son lecteur ici excelle à faire entendre. C'est peu, comme un fil tendu, mais l'invitation à le tenir est de celles qu'on ne refuse pas. Le malaise moderne serait alors le prix, acceptable, de ce que ce genre de re-citation, obstinée et vigilante, dessine même à son pessimisme défendant (il y a un bon mal et un mauvais bien, disait Musil !) : la promesse qu'une telle lucidité ne va bien qu'en un sens et un monde communs.

Gilles Clamens

---

Catherine MILLOT

**Abîmes ordinaires**

Gallimard, « infini » 154 p., 12,50 Euros (82 francs)

---

Dernier rayon de soleil, peut-être... Je viens le capter à quelques pas de la faculté, rue Daguerre. À 10 heures, Hélios se pose, parallèle à la chaussée. Je choisis ma table face à lui sur la terrasse déjà frileuse d'un café. Je capte ses caresses, ses bienfaits, je le respire. Je le prie de m'aider à assumer cette journée de rentrée universitaire dense et diverse. Instant d'oisiveté : je savoure, yeux mi-clos. Je ne les rouvre vraiment que pour voir une femme grande, blonde, belle qui s'assied, dos tourné au soleil : tant pis pour elle ! Vite, elle s'empare d'un livre qu'elle semble lire avec une attention extrême, ou plutôt : c'est moi qui lis sur son visage pourtant d'apparence impassible des mots intenses, sans doute. Je reconnais la couverture « l'infini » de Gallimard, mais ma curiosité devra attendre que le garçon oblige la lectrice à un léger mouvement de sa main gauche. Le titre et le nom de l'auteur apparaissent : Catherine Millot « Abîmes ordinaires ». Je pense à

ma lecture, il y a quelques mois de « Gide, Genet, Mishima. Intelligence de la perversion », à cette écriture brillante. J'essaie de revoir le visage, le corps de C.M. quand après un congrès de l'École Freudienne de Paris, au Pré Catelan, elle dansait avec ou face à Lacan, et que peu à peu tous les autres danseurs ont fait cercle, battant des mains autour de ces deux corps. Mais cela, on a dû me le raconter, j'étais parti avant ce bal : les mondanités entre psychanalystes ne rentrant pas dans mes goûts. Est-ce bien elle qui dansait, est-ce bien ce nom... J'en viens à douter. Est-ce la lecture d'« Abîmes ordinaires » qui maintenant me fait croire cela, me souvenir de la salle du Pré Catelan, mettre en place les acteurs décrits par une collègue de jadis...

Je laisse la lectrice à son livre. Le soleil n'éclaire plus que le toit du Monoprix à l'angle de l'avenue Leclerc : il vient de disparaître me laissant orphelin de lui. En marche donc pour cette journée de rentrée ! Je ne savais pas alors qu'elle se conclurait par la rencontre avec le rédacteur en chef d'*Autres Temps*. « – J'ai un livre pour toi : 'Abîmes ordinaires' de Catherine Millot. – Envoie-le de suite ! »

Il est comme ça, des livres que l'on attend, qui vous touchent au bon moment, viennent renforcer une pensée, une conviction, voire une croyance ; un livre que l'on est jaloux de ne pas avoir écrit soi-même, et ce même si je sens quelques liens avec mon essai « Renoncer », la liberté d'expression en plus chez C.M., la collection s'y prêtant avec bonheur.

Rien dans ce texte de la pesanteur de certains écrits psychanalytiques, de la lourdeur d'un essai universitaire, tout est grâce, élégance dans le verbe, enchaînements inattendus entre des genres différents : critique littéraire, interprétation psychanalytique et bibliographie.

Le début désigne l'essentiel qui jalonne les 154 pages : « Gelassenheit », un des mots clé de la mystique de Maître Eckhart que l'on traduira par « laisser-être » en sous-entendant « sérénité » ce qui ne va pas sans quelques risques du côté de